Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

SAGARD, Gabriel, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, présentation par Marcel Trudel, Montréal, Hurtubise, HMH, Cahiers du Québec, collection Documents d'histoire, 1976, LUI et 268 pages. Cette édition est la reproduction (moins le Dictionnaire de la langue huronne) de l'édition d'Edwin Tross publiée à Paris en 1865.

Pierre Berthiaume

Numéro 8, novembre 1977

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40504ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Berthiaume, P. (1977). Compte rendu de [SAGARD, Gabriel, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, présentation par Marcel Trudel, Montréal, Hurtubise, HMH, Cahiers du Québec, collection Documents d'histoire, 1976, LUI et 268 pages. Cette édition est la reproduction (moins le Dictionnaire de la langue huronne) de l'édition d'Edwin Tross publiée à Paris en 1865.] *Lettres québécoises*, (8), 39–41.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

qu'elles constituent une production, un système. Ce qu'il désire voir établi donc, ce sont les conditions qui président à l'instauration du sens.

On peut par contre retenir certains a priori de J-P Roy : « La poétique bachelardienne n'est pas encore matérialiste et demeure pré-freudienne et prémarxiste » (p. 8). On note encore que la science du texte littéraire passe par « les révolutions épistémologiques » non-cartésiennes et anti-humanistes « contenues dans les oeuvres de Freud et de Marx » (p. 218). Faut-il croire, puisqu'on parle de science de la littérature, que le matérialisme n'est pas une idéologie et que Freud et Marx contribuent seuls à l'instauration d'un discours objectif et cohérent ? Reprenons alors les termes de Bachelard qui, dialectisant les fonctions sujet et objet, aboutit à la notion de cohérence impliquant qu'à chaque nouvelle connaissance le savoir acquis est bouleversé car on doit réorganiser l'ensemble « des principes mêmes du savoir » (p. 24). Ainsi s'exprime une dialectique globale qui mène à une nouvelle synthèse, elle-même thèse ou antithèse d'une synthèse à venir. Dès lors Marx ou Freud ne sont qu'une étape des sciences de la littérature qui, si elles veulent être des sciences véritables, doivent s'inscrire dans la dialectique d'une raison totalisante totalisant toujours de nouvelles totalisations.

Patrick Imbert

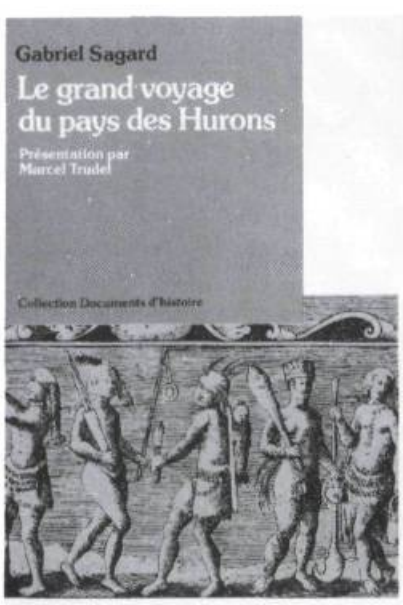
1. J-P Roy, *Bachelard ou le concept contre l'image*, Montréal, P.U.M., 1977, 244 p.
2. B.L. Whorf, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969, 220 p.
3. W. Johnson, *Words and mot-Words*, in *Mass Media and Communication*, ed. Ch. Steinberg, New York, Hastings House, 1972, 686 p., p. 28-43.
4. V. Propp, *Morphologie du conte populaire*, Paris, Seuil, 1970, 254 p.
5. A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, 262 p.
6. M. Éliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, 247 p.

Les Rééditions

Gabriel Sagard,

Le Grand Voyage du pays des Hurons

Si le voyage entrepris par Gabriel Sagard au Canada en 1623 apparaît audacieux, le récit de celui-ci constitue un périple tout aussi étonnant. *Le Grand Voyage du pays des Hurons*[1] est le lieu où se confrontent préjugés européens et expérience de la civilisation amérindienne. Mieux, il illustre l'abandon de certains préjugés au profit de la découverte — au nom d'une nature humaine commune — de valeurs chez l'Amérindien.



Mais pour en arriver là, le chemin a été long et laborieux. Venu au Canada pour « en chasser les ténèbres de la barbarie et infidelité » (p. 3), Gabriel Sagard s'est établi en Huronie avec ses schèmes mentaux européens. Il cherche alors moins à connaître la société amérindienne qu'à reconnaître en elle des structures sociales françaises. Ainsi classe-t-il les tribus selon un ordre typique de l'Ancien Régime : « ie tiens les Hurons, et autres peuples Sedentaires, comme la Noblesse : les Nations Algoumequines pour les Bourgeois, et les autres Sauuages de deçà comme Montagnets et Canadiens, les villageois et pauures du pays » (pp. 128-129). De même, distingue-t-il sur les enseignes d'écorce des tribus des « armoiries de leur ville ou prouince » (p. 144). Du reste, même les fonctions au sein de la smala huronne sont ramenées à ce qu'il connaît : c'est le « Capitaine de la Police » ou son « Assesseur » qui font « le cry par tout le bourg » (p. 197) pour annoncer les décès. De la même façon, il affuble le garde des biens de la tribu du titre de « Thresorier de la Republique » (p. 261). Manifestement, Gabriel Sagard ramène l'organisation sociale amérindienne aux structures européennes.

Aussi il n'est pas étonnant de le voir analyser les moeurs amé-

rindiennes selon des critères classiques et juger les coutumes de ses hôtes selon la morale catholique. Par exemple, la sexualité pratiquée par les Hurons lui apparaît immorale : les jeunes hommes « ont licence de s'adonner au mal si tost qu'ils peuuent, et les ieunes filles de se prostituer si tost qu'elles en sont capables » (p. 111). C'est encore au nom de ses valeurs traditionnelles qu'il note qu'un mari trompé ne subit « aucune honte, infamie ou deshonneur » (p. 115). C'est avec le regard du Français, jaloux de son honneur, qu'il voit. Malheureusement, ce souci d'évaluer les moeurs des Hurons selon des critères européens empêchent Gabriel Sagard de comprendre les coutumes locales et de saisir leur richesse. Le terme « sauvage » devient alors synonyme de barbare : s'excusant d'avoir à insérer dans son récit « plusieurs choses inciuiles et extrauagantes » (p. 55), l'auteur explique que pour rendre compte de la réalité, il doit insister sur les « moeurs si difformes de ces peuples barbares, dans lesquels on void bien peu reluire la lumière de la raison, et la pureté d'une nature espurée. » (p. 56)

Le jugement ici n'est pas la simple reconnaissance d'une altérité ; il implique un ordre de valeur qui condamne les coutumes de ses hôtes : Gabriel Sagard est venu évangéliser les Hurons, c'est-à-dire leur imposer ses schèmes mentaux. Par exemple, il reprendra les femmes au sujet de leurs moeurs sexuelles pour noter « qu'à la fin elles commençoient à avoir de la retenuë, et quelque honte de leur dissolution » (p. 123). Ce sectarisme apparaît plus net encore lorsque Sagard aborde des questions métaphysiques. Ici, aucune concession ne semble possible. Même s'il perçoit le principe animiste de la mythologie amérindienne, les Hurons croyant « que toute chose matérielle et insensible a une ame qui entend » (p. 180), chaque fois qu'il soupçonne ses hôtes de communiquer avec l'une de ses forces ou de simplement croire à celles-ci, il dénonce la présence du diable. Du reste, il voit le diable partout : la chanson qui raconte l'origine de la chasse ne peut être qu'à « la loüange du Diable » (p. 109), un phénomène insolite, qu'une « oeuure du Diable, ou le Diable mesme. » (p. 249) Aussi Gabriel Sagard n'est aucunement étonné quand les Amérindiens reconnaissent la méchanceté de l'un de leurs dieux : pour le prêtre, « ce Demon qui leur apparoist en guise d'un Dieu, est un esprit de malice, qui ne s'estudie qu'à leur ruyne et perdition. » (p. 159) Puisque ce n'est pas le dieu chrétien, ce ne peut être que le diable. C'est ainsi que les récits mythiques des Amérindiens sont réduits à de « plaisants discours » (p. 158) à des absurdités[2]. Même lorsqu'il retrouve une cérémonie qui ressemble à ce qu'il connaît, comme d'enduire de graisse ou d'huile un nouveau-né, il estime que c'est une invention maligne pour « contre-faire en quelque chose le sainct Baptesme, ou quelqu'autre Sacrement de l'Eglise » (p. 117) et qu'elle procède du diable, « singe des oeuures de Dieu » (p. 117). L'activité religieuse des Hurons se réduit finalement à un véritable « sabbat et une vraye confusion et harmonie de Demons. » (p. 52) Du reste, c'est toute la mythologie amérindienne qui s'explique par la présence de satan : « C'est ainsi que le Diable les amuse, les maintient et conserue dans ses filets, et en des superstitions estranges » (p. 162). On ne peut guère aller plus loin dans l'incapacité de comprendre la foi d'autrui.

Mais parallèlement à cet itinéraire, le texte montre Gabriel Sagard sensible à la spécificité, sinon à certaines caractéristiques de l'Amérindien. Paradoxalement, c'est tout d'abord sur le plan de la tolérance que Gabriel Sagard fait l'expérience de la civilité de ses hôtes. Autant le récollet est intransigeant à l'égard des moeurs sexuelles des Hurons, autant ceux-ci apparaissent capables de tolérer les principes austères du religieux. Si à son arrivée au village, les Hurons, note Sagard, ne semblaient pas « comprendre nostre maniere de vie Religieuse : à la fin ils trouuèrent nos raisons bonnes, et ne nous importunèrent plus » (p. 116). De même, autant le prêtre catholique refuse d'admettre les pratiques religieuses des Hurons, autant ces derniers respectent la foi du récollet : « S'ils se presentoient à la porte de nostre Cabane, nos prieres commencées, » remarque Sagard, « ils auoient patience, ou s'en retournoient en paix, sçachant desia que nous ne deuions pas estre diuertis d'une si bonne action, et que d'entrer par importunité estoit chose estimée inciuile, mesme entr'eux, et un obstacle aux bons effets de la priere, tellement qu'ils nous donnoient du temps pour prier Dieu, et pour vacquer en paix à nos offices diuins. » (p. 164) Mieux, les Hurons font une place au dieu des Français dans leur ciel et n'hésitent pas à demander aux récollets de « prier Dieu pour eux, et de leur enseigner quelque bon remede pour (les) maladies, confessans ingenuëment que toutes leurs ceremonies, dances chansons, festins et autres singeries, n'y seruoient du tout rien. » (p. 194) L'ouverture d'esprit des Hurons n'est pas sans toucher le prêtre qui finit par se libérer en partie de ses préjugés et par percevoir les qualités des Hurons[3]. Évoquant le souvenir de l'un d'eux, Sagard rappelle qu'il était « grandement bon homme, et d'un naturel qui sentoit plustost son bon Chrestien, que non pas son Sauvage » (p. 173). Bien que le personnage ne soit pas baptisé, il n'en reste pas moins estimable. La vision du récollet a assurément été bouleversée.

Le contact avec les Hurons n'y est pas étranger puisque c'est par ce biais que Gabriel Sagard découvre les qualités des Hurons et la relativité des choses. Par exemple, très vite, il prend conscience de l'adaptation parfaite de l'Indien d'Amérique à ses difficiles conditions de vie. Il avoue son étonnement à voir les Hurons retrouver des réserves de blé cachées bien que ce « fust par-fois fort esloigné du chemin, et bien auant dans les bois, ou enterré dans le sable. » (p. 47) Ainsi la société amérindienne paraît moins étrange ; elle est le résultat d'une situation. Or cette situation génère même parfois des qualités chez le sauvage. Ainsi, sur le plan physique, l'Amérindien semble nettement supérieur au Blanc :

> *Ils sont tous generalement bien formez et proportionnez de leurs corps, et sans difformité aucune, et peux dire auec verité, y auoir veu d'aussi beaux enfans qu'il y en sçau-*

roit auoir en France. Il n'y a pas mesme de ces gros ventrus, pleins d'humeurs et de graisse, que nous auons par-deçà ; car ils ne sont ny trop gras, ny trop maigres, et c'est ce qui les maintient en santé, et exempts de beaucoup de maladies auxquelles nous sommes suiets » (p. 125).

Et comment ne pas être sensible à leur habileté quand ils manoeuvrent leurs fragiles canots d'écorce parmi les rapides et les rochers à fleur d'eau ? « Ie loüe Dieu en ses creatures, » dira Sagard, « et admire la diuine Prouidence, que si bien il nous donne les choses necessaires pour la vie du corps, il doüe aussi ces pauures gens d'une patience au dessus de nous, qui suplée au deffaut des petites commoditez qui leur manquent. » (p. 240) Certes l'Amérindien est vu à travers le prisme de la foi, mais il possède néanmoins des qualités, sinon des vertus.

En effet, même sur le plan moral, le jugement de Sagard se montre parfois plus nuancé. Malgré les dégoûts que lui inspirent certaines habitudes amérindiennes[4], Sagard avoue que les Hurons sont « assez humains (au moins l'estoient les miens) voire plus que ne sont beaucoup de personnes plus polies et moins sauuages » (p. 44). C'est le Sauvage maintenant qui peut servir de modèle : au sujet du respect dû aux morts, Sagard estime que les Amérindiens « surpassoient la pieté des Chrestiens » (p. 62) et pour ce qui est de la charité, il note qu'ils « se rendent l'hospitalité reciproque, et assistent tellement l'un l'autre, qu'ils pouruoyent à la necessité d'un chacun, sans qu'il y ait aucun pauure mendiant parmy leurs villes et villages » (p. 77). Il reviendra à plusieurs reprises sur ces deux caractéristiques des Hurons en insistant sur l'exemple qu'ils donnent aux chrétiens. C'est ainsi qu'il souligne lui-même l'abandon d'un bon nombre de préjugés : « Tous les Sauuages en general on (sic) l'esprit et l'entendement assez bon, et ne sont point si grossiers et si lourdauds que nous nous imaginons en France. » (p. 129)

Si Sagard se détache de ses idées préconçues et regarde les Amérindiens sans continuellement les percevoir à travers ses schèmes mentaux, c'est que son séjour au Canada lui a fait découvrir une nouvelle façon de voir les Hurons par le biais de la notion de nature. En effet, malgré la grossièreté apparente des Hurons, malgré la présence de sorciers parmi eux, malgré leurs superstitions, « hors ces sorts magiques, et la communication qu'ils ont auec les Demons, » dit Sagard, « ie les trouuois fort humains et courtois. » (p. 51) À peine quelques pages plus bas, il reprend la même idée pour noter à nouveau leur « humanité et fidelité » (p. 57). Une nouvelle façon de juger les Amérindiens voit le jour dans le texte de Gabriel Sagard. Il s'agit moins maintenant de ramener les moeurs et les coutumes huronnes à ce qu'on connaît en Europe que de chercher une assise commune. Alors il devient à la fois possible de reconnaître les différences apparentes et d'aller à la rencontre de l'autre. Alors on peut souligner ce qui est dissemblable sans pour autant condamner. Ce lieu de convergence, c'est dans l'idée de nature humaine que Sagard le cherche. Si le Sauvage d'Amérique peut être compris autrement qu'à travers les codes européens, c'est à la condition de le regarder sous un angle qui élargisse la perspective et qui rende relatives les valeurs et les habitudes de pensée européennes. C'est ainsi que Sagard en vient à affirmer que les Hurons sont comme lui, comme les Blancs, qu'ils « sont de mesme nature que nous » (p. 143) et qu'il ne leur manque que la lumière divine pour être tout-à-fait semblables : « s'ils estoient Chrestiens ce seroient des familles auec lesquelles Dieu se plairoit et demeureroit. » (p. 91)

Derrière le récit de voyage, se profile le portrait d'un homme hésitant entre deux visions, l'une faite de préjugés quand il voit les Amérindiens à travers ses habitudes de pensée et ses codes sociaux, l'autre faite d'observations, de découvertes et d'analyses quand il évoque son expérience parmi les Amérindiens. De là une étrange attitude au sujet de la foi : absolument incapable d'admettre la mythologie huronne, Sagard perçoit cependant le caractère moral, voire chrétien, de ces païens. *Le Grand Voyage du pays des Hurons* est bien le lieu de bouleversements de la conscience. Certes l'Amérindien demeure un être inférieur, appauvri par l'absence de lumière divine, mais il est devenu un homme dont la nature ne diffère pas essentiellement de celle du Blanc. Un nouvel ordre de valeurs fait son apparition dans le texte du récollet : parti évangéliser des bêtes sauvages, il a découvert des hommes, la notion de nature servant de catalyseur à son analyse des Hurons. Lorsqu'il évoquera son départ, alors qu'il n'a jamais laissé une place au lyrisme dans son récit, il se laissera gagner par l'émotion et c'est en s'adressant au pays qu'il termine son récit : « C'est à présent, c'est à cette heure, qu'il faut que ie te quitte, ô pauure Canada, ô ma chere Prouince des Hurons, celle que i'auois choisie pour finir ma vie en trauaillant en ta conversion ! » (pp. 266-267).

Pierre Berthiaume

1. SAGARD, Gabriel, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, présentation par Marcel Trudel, Montréal, Hurtubise, HMH, Cahiers du Québec, collection Documents d'histoire, 1976, LIII et 268 pages. Cette édition est la reproduction (moins le *Dictionnaire de la langue huronne*) de l'édition d'Edwin Tross publiée à Paris en 1865.
2. Notons que la naïveté de Sagard à l'égard de la puissance de la providence vaut bien celle des Hurons à l'égard de leurs récits mythiques. Il croira faire venir la pluie avec l'aide de Dieu (p. 65), ailleurs, il compare l'efficacité de la prière catholique à celle du rite huron (p. 164) et confirme le pouvoir des sacrements en opérant une guérison — temporaire — par le baptême (p. 166).
3. Il est vrai cependant que c'est surtout quand les Hurons reconnaissent la supériorité de la foi catholique que Sagard estime leur civisme.
4. L'absence d'hygiène et la malpropreté des Hurons aux repas ont beaucoup gêné Sagard. Il revient sur le sujet pas moins de sept fois : pages 95, 97, 107, 118, 219, 220 et 230.